

"Les esprits égarés"

"Les esprits égarés"

(Version abrégée)



Rémy-Claude Beaulieu

Original rédigé en 2011, Gatineau

Je sortis des édifices à bureau et pris l'autobus qui me mènerait de la Promenade du Portage vers le quartier des Seigneuries dans la partie ouest de la ville.

Mon regard fut attiré par un monsieur assis tout près qui avait l'air bien affairé. L'homme tenait un crayon à la main et semblait inscrire des mots sur une feuille. Il regardait une page puis transcrivait sur une autre ce qui semblait être un décodage ou une traduction. « Bizarre! » pensai-je. Les mots que je percevais du coin de l'œil semblaient n'avoir aucun sens. Cela m'amena à me demander qui pouvait bien être cet étrange personnage.

Je relevai la tête pour mieux l'observer. « Difficile à classer » me dis-je. Il n'avait certainement pas l'air d'un traducteur, car ses mains étaient plutôt rugueuses. Probablement la soixantaine, il avait un visage mince, un nez aquilin, les cheveux grisonnants, des yeux à demi-fermés. Son habillement donnait l'impression de quelqu'un de « pas riche ».

Au moment où le type enfila les documents dans son sac, je pus entrevoir un titre: « *Lost Souls* », ou « *Lost Spirits* ». Il y avait certainement le mot « *Lost* », qui signifie « perdu » ou « égaré ». Puis, inopinément, il se leva et descendit à un arrêt près du centre commercial de la localité. Je me levai également puisque je devais descendre à l'arrêt suivant. C'est alors que je remarquai sur le banc une enveloppe que mon voisin avait oubliée. Je réfléchis à la vitesse de l'éclair, ramassai l'enveloppe et descendis avec l'idée de le rattraper et de la lui remettre. Une fois descendu, je me mis à courir en direction de l'arrêt précédent, mais dus constater qu'il n'y avait personne en vue. Je

regardai à l'intérieur de l'enveloppe, peut-être y trouverais-je un nom ou une adresse? Je n'y trouvai qu'une simple feuille de papier sur laquelle étaient écrits des mots incompréhensibles.

Motivé par la curiosité, quand j'arrivai à la maison, je montai rapidement à l'étage et m'installai à l'ordinateur pour effectuer une recherche sur Internet, sous les mots « *Lost souls*», je fus dirigé vers le site d'un film d'épouvante. Pas le style du monsieur que j'avais rencontré, me dis-je.

J'essayai « *Lost spirits*», cela m'amena dans toute sorte de directions concernant les cités perdues, les esprits maléfiques, les populations autochtones. Il me sembla que cette dernière hypothèse pouvait correspondre à une piste, car il était possible que le type que j'avais rencontré soit un autochtone, pas riche, les mains usées de quelqu'un qui avait trimé fort à construire des huttes ou à poser des collets de chasse en forêt, et le document que j'avais devant moi pouvait être écrit dans une langue aborigène. Il n'y avait qu'un mot compréhensible à la fin du texte « Pontiac ».

Je décidai de me rendre à la bibliothèque de l'arrondissement pour en savoir plus. J'effectuai la recherche par thème sur la console, je tapai : populations autochtones. Cela me donna soixante et onze titres. Je concentrai ma recherche sur les autochtones du Québec et de l'est du Canada. En ce qui concerne ceux qui avaient vécu dans la région de l'Outaouais, certains auteurs parlaient des *Odawas* ou *Ottawas* tandis qu'en français on utilisait la dénomination « Outaouais » qui appartenait apparemment à la

famille des Algonquins. Ils étaient les propriétaires des deux rives de la rivière qui porte leur nom. Je cherchai en vain un ouvrage complet sur l'histoire de ce peuple, mais ne trouvai que des paragraphes ici et là.

Il se dégageait des livres que je parcourus que les « Outaouais » étaient un peuple industriel, travaillant la terre l'été, vivant de la chasse l'hiver. Lors de la colonisation, ils se firent les intermédiaires entre les Français et les Hurons de la Baie géorgienne dans le lucratif commerce des fourrures. Ils étaient jaloux de leurs terres et exigeaient un droit de passage à quiconque souhaitait traverser leur territoire. Ils étaient entourés d'autres peuples algonquins à l'est et au nord, des nations iroquoises au sud des Grands Lacs, des Hurons et des *Ojibwas* à l'ouest.

Ils étaient fiers. On les appelait parfois les « Cheveux relevés » à cause de leurs coiffures à l'allure d'une crête de coq, mais aussi les « Nez percés », car ils portaient fréquemment un anneau au nez. Certains témoignages indiquent qu'ils se coloraient volontiers le visage. Les femmes produisaient des vêtements richement décorés. Leur équipement demeurait rudimentaire incluant hache de pierre, arc, flèche et bouclier de cuir. Lorsque Champlain passa dans la région en 1613, il offrit à leur chef une hache de fer en cadeau. C'était bien peu pour les protéger des Iroquois qui remontaient la rivière Rideau pour les attaquer. Ils invoquaient la protection des dieux en célébrant la cérémonie du « pétun » avec le calumet et le *chichicouné*, le tambour traditionnel.

Durant des siècles, les Outaouais luttèrent pour se défendre et défendre leur territoire. Ils formèrent avec les Algonquins, la « Grande Alliance laurentienne » qui s'opposa à la Confédération des cinq nations iroquoises, dont les *Mohawks* et les *Agniers*. Certains passages des ouvrages que je consultai me donnèrent des frissons dans le dos tellement les batailles étaient violentes et sanglantes. Ces razzias suivies de famines occasionnèrent presque la disparition des Outaouais.

Puis, j'effectuai une recherche sous le nom de « Pontiac ». Je trouvai qu'un grand chef des Outaouais du nom de « Pontiac » avait mobilisé une quinzaine de tribus et s'était confronté aux conquérants anglais dans de nombreuses batailles au sud de l'actuel Ontario entre Niagara et Détroit. Entre 1761 et 1769, il s'était battu pour « rétablir des conditions de commerce équitable » en s'associant aux Français qu'il jugeait plus « généreux ». « Le plus grand Chef que la nation algonquine ait connu » aux dires de certains auteurs, décéda à Cahokia, assassiné par un Algonquin surnommé Black-Dog de la tribu des Peoria.

Je continuai mes recherches afin de traduire le fameux document qui m'intriguait tant. Pour ce faire, je me rendis au Musée des Civilisations afin d'y consulter la collection d'ouvrages concernant les autochtones. J'y trouvai un dictionnaire du langage « *Ojibwa* » expliqué en anglais dans lequel on indiquait que « cette langue est aussi parlée par les Indiens *Ottawas* avec peu de différence ». « Avec cet outil me dis-je, je pourrais traduire le message ». Je me mis au travail. La tâche s'avéra difficile compte

tenu de la complexité de la langue *Ojibwa-Ottawa*. « Esprits perdus » ou « Esprits égarés » c'était là le titre du document. Le texte continuait.

« Les Esprits égarés/perdus

Les esprits égarés de mon peuple seront-ils à tout jamais perdus?

Ils n'entendront plus le son du tambour traditionnel pour honorer leur mémoire.

Qui se souviendra des souffrances et des pleurs de mes sœurs et frères qui furent massacrés à la Petite Nation?

Ils ont été dépossédés de leurs terres, de leur culture, de leur langue.

Le grand chef Pontiac s'est levé pour récupérer l'honneur perdu.

La trahison et l'esprit de soumission ont eu raison de sa vision et de sa bravoure.

J'entends les esprits de mes ancêtres quand le vent fait bouger les feuilles des arbres des versants des collines de la Gatineau.

J'entends leurs chants quand les outardes dans leur migration vers le pays des Illinois survolent ce qui était jadis nos terres de l'Outaouais.

Quand je partirai, il n'y aura personne pour rappeler la mémoire des Outaouais.

Celui qui comprendra ces mots, saura-t-il en préserver la mémoire?

John Ashinowee, petit-fils et dernier des héritiers du grand Chef

Pontiac. »

Je demeurai songeur, réfléchissant à ce que j'avais devant moi. C'était presque un testament. Un homme, probablement celui que j'avais rencontré par hasard sur mon chemin, craignait que la mémoire des Outaouais ne s'éteigne avec lui. Et cette dernière

phrase qui semblait un appel à l'aide, comme une bouteille lancée à la mer. Et c'est moi, Claude Rembeau qui avait ramassé cette bouteille.

- Monsieur, on va fermer! indiqua la jeune bibliothécaire.

Je ramassai rapidement mes papiers et me dirigeai vers la sortie. Quand je vins déposer les livres que j'avais utilisés, une idée me passa par la tête.

- Mademoiselle, est-ce qu'il n'y aurait pas quelqu'un d'autres qui aurait consulté ces mêmes documents dernièrement?
- Mais bien sûr, car ces documents sont demeurés inutilisés pendant des années jusqu'à ce qu'un monsieur vienne les consulter il y a quelques jours de cela.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction! Je me demandais si je ne rêvais pas.

- Serait-il possible de savoir de qui il s'agit?
- Attendez que je vérifie.

Puis, elle sortit le grand livre où j'avais dû inscrire mon propre nom le matin même. Le nom précédant le mien était celui de « John Ashinowee ». En regardant la date, je constatai qu'il avait été là le vendredi précédent, donc le jour où je l'avais rencontré dans l'autobus.

- Est-ce que vous savez s'il reviendra? demandai-je.
- Je ne saurais dire, monsieur.

-
- Est-ce qu'il serait possible de lui laisser un message s'il repassait?

La jeune fille acquiesça. Je m'empressai de scribouiller sur un bout de papier : « Cher John Ashinowee, j'ai compris le sens du message, vous pouvez me joindre au numéro de téléphone suivant. Claude Rembeau ». Je signai, repliai la feuille que je refilai à la jeune bibliothécaire.

Sur le chemin du retour à la maison, je n'avais qu'une question en tête. « Pourquoi moi? Pourquoi m'avait-on choisi? » J'étais assis devant une tasse de café le lendemain matin quand le téléphone sonna. J'eus la soudaine impression que le scénario que j'appréhendais allait se matérialiser. Je pris le récepteur téléphonique.

- Allo, ici Claude Rembeau.
- Mr. Rembeau, j'ai reçu votre message.
- Monsieur Ashinowee?
- Oui c'est moi.
- Mais où êtes-vous?
- Je suis au Musée des Civilisations.
- Je pourrais vous y retrouver dans une vingtaine de minutes ?
- D'accord.

J'avais le cœur qui battait à la vitesse des ailes d'un oiseau-mouche quand j'arrivai dans le grand hall du Musée. Je reconnus John Ashinowee, assis à une petite table tel que je

l'avais vu dans l'autobus, le vendredi précédent. J'avais tellement de questions qui se bousculaient dans ma tête que je me demandais par quel bout commencer. Mais puisqu'aucun mot ne me venait, je déposai tout simplement sur la table la dernière version de la traduction que j'avais effectuée la veille. Ashinowee prit le document et se mit à lire à voix basse. Puis il leva la tête, une larme coulait sur sa joue.

- Vous avez du talent et de la détermination, monsieur Rembeau.

Je ressentis un sentiment d'orgueil et de fierté à la fois. Une question me brûlait les lèvres cependant.

- Pourquoi moi ? Pourquoi m'avez-vous choisi ?
- Mais je ne vous ai pas choisi, monsieur Rembeau, c'est vous qui m'avez choisi !
- Comment cela?
- Après toutes ces années, vous êtes le premier qui a daigné faire l'effort de comprendre le sens de ce message. Tous les autres ont jeté le document à la poubelle.

Nous nous regardâmes dans les yeux et j'avais l'impression qu'une profonde amitié venait de se nouer. J'avais un sanglot dans la gorge, mais je réussis à demander.

- Et les esprits est-ce qu'ils sont égarés ou perdus ?
- Ça dépend. J'oserais croire qu'ils ne sont qu'égarés et non pas perdus à tout jamais.

-
- Et comment pourrait-on savoir ?
 - Si leur mémoire était préservée alors ils ne seraient qu'égarés.
 - Et comment peut-on préserver leur mémoire ?

John s'allongea le bras et tira le sac à dos qu'il semblait porter en tout temps et sortit une pile de documents qu'il plaça sur la table.

- Et qu'est-ce que c'est ? demandai-je.
- Des archives, les discours de Pontiac, les traités de l'époque coloniale, les certificats de décès, les titres de propriété, etc. Voici tout ce qui reste de l'héritage du grand Chef Pontiac jusqu'à moi, qui suis l'ultime survivant des Outaouais. Malheureusement, je n'ai pas eu la chance de donner naissance à un fils qui aurait pu poursuivre la tradition. C'est pourquoi les esprits de mes ancêtres pourraient être à tout jamais perdus.
- Qu'entendez-vous faire ? demandai-je.
- Les médecins m'ont affirmé que mon cancer était dans sa phase terminale, et que je n'en ai plus pour très longtemps. C'est à vous, si vous le voulez.

Bang ! J'eus l'impression que je venais de recevoir un coup de semonce en pleine poitrine.

- Mais, je ne peux pas assumer cette responsabilité.
- C'est exactement ce que je me suis dit pendant quarante ans. Je comprends votre hésitation, mais qui le fera ? Aidez-moi !

Je comprenais tout le désespoir de John, car lors du décès de mon père j'avais eu ce sentiment de perdre un ancrage. Chose certaine, je ne pouvais pas tout simplement dire « non ». J'avais le sentiment d'un rendez-vous avec l'histoire. Je relevai la tête et me rendit compte que John, tout comme moi avait les yeux rouges remplis de larmes qu'il n'osait essuyer par pudeur. La voix hésitante, il suggéra.

- Venez à l'extérieur, je vais vous montrer quelque chose.

Le soleil était radieux. Une de ces journées de printemps qui semblait annoncer un temps nouveau. Nous étions maintenant assis face à la rivière Outaouais et admirions le paysage.

- Regardez là-bas.

John pointait en direction des îles au milieu de la rivière Outaouais. Il reprit.

- Quand je pense que des milliers de mes frères et sœurs ont célébré la fête du pétun sur ces terres que nous observons. Moi-même, je suis revenu presque chaque année célébrer l'équinoxe d'été sur l'île que vous voyez sous le pont du Portage.

Je me souvenais d'avoir vu un tepee installé sur la petite île au centre de la rivière Outaouais pendant la saison estivale. À plusieurs reprises je m'étais dit que j'arrêterais, mais ne l'avais jamais fait. Puis John reprit la parole.

- Vous savez Claude, la date du décès du grand Chef Pontiac est le 20 avril 1769, donc en avril 2019 ce sera le 250e anniversaire de la mort de mon ancêtre. C'est

là qu'on devrait édifier la statue de Pontiac qui serait comme notre « Statue de la Liberté ». Regarde!

Je regardai là où il pointait du doigt, mais il n'y avait rien, que des ruines sur une petite île au milieu de la rivière. Puis, je regardai John, il avait les yeux pétillants, comme s'il voyait vraiment la statue. Pauvre John, il hallucinait!

Cela me rappela qu'il y avait sur la Promenade du Portage la statue de Champlain, « le découvreur » qui n'avait passé que quelques jours dans la région. J'en vins à me demander pendant combien de temps encore on attendrait avant de commémorer la présence autochtone dans la région.

En admirant la rivière Outaouais, dans mon for intérieur, je me disais « qu'il faudrait bien que quelqu'un s'en occupe un jour ou l'autre ».

Lieux : Un lieu imaginaire au centre de la rivière des Outaouais où serait érigé une immense statue du Grand Chef Pontiac à l'image de la statue de la Liberty à New York.

Références : Ce récit est basé sur des faits historiques, les *Ottawas* et le grand Chef Pontiac font partie de notre histoire, cependant la présente nouvelle en est une de fiction et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant vécu serait tout à fait fortuite. Les documents ci-dessous ont été revus de référence :

- Marc-André Pauzé, *Terres Anishnabe : Terres perdues et esprits brisés en territoires occupés »* sur les Algonquins, sur l'Internet à <http://blog.marcpauze.net>
- Bernard Assiniwi « Histoire des Indiens du haut et du bas Canada », tome I-II et III, Lemeac, 1974
- Léopold Desrosiers, « Les Iroquois », en quatre tomes.
- Jacques Maurais, sous la direction de « Les Langues autochtones au Québec », Les Publications du Québec, 1992
- Frederic Baraga, 1797-1868: « *A dictionary of the Otchipwe language, explained in English* », Cincinnati, J.A Heman, 1853. (Bibliothèque du Musée des Civilisations).

Outre ce dictionnaire, il existe les écrits du Père Enjehan (Desrosiers, Vol II, p 342) qui fut semble-t-il le traducteur des *Ottawas-Outaouais* lors d'expédition française dans la région, ou ceux de Jean Leblanc qui semble-t-il se faisait appeler « l'Outaouais » (Desrosiers, Vol III, p. 337). Mais où trouver cela?